

# La dépopulation du Pacifique : révélations sur 5 siècles d'hécatombe océanienne

**Au minimum, 87,5 %. Dans un ouvrage jalon, l'archéologue néo-calédonien Christophe Sand dresse un état des lieux revu à la hausse d'une hécatombe d'une ampleur inimaginable, comparable à celles qui toucha les Amérindiens au contact des Européens. Un bouleversement qui demeure un traumatisme violent pour l'ensemble des sociétés du Pacifique.**

**L'Humanité** [Benjamin König](#) Mise à jour le 14.03.24

<https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/archeologie/la-depopulation-du-pacifique-revelations-sur-5-siecles-dhecatombe-oceanienne>



Illustration montrant la diversité des peuples océaniens (1885).  
© *Christophe Sand, Archéologue néo-calédonien*

C'est un ouvrage qui marque l'aboutissement d'une carrière, une somme remettant en perspective les théories et connaissances accumulées sur une question centrale : dans quelles proportions les populations océaniques ont-elles été touchées par les contacts avec les Européens, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle ? *Hécatombe océanienne* fera date, par l'ampleur temporelle et géographique du sujet étudié et son approche interdisciplinaire, qui touche à des sources diverses, archéologiques mais aussi documentaires, écrites et orales. Enfin parce que cette hécatombe résonne encore dans les sociétés océaniques, déstructurées, [puis colonisées, et toujours traumatisées](#).

L'auteur, arrière-petit-fils d'un bagnard kabyle déporté en Nouvelle-Calédonie, l'archéologue Christophe Sand fouille le Pacifique depuis quarante ans. Il a débuté notamment à Wallis-et-Futuna et sur le « Caillou », le surnom de la Nouvelle-Calédonie, mettant au jour les vestiges des trois mille ans de peuplement de l'archipel. Il a dirigé l'institut d'archéologie de Nouvelle-Calédonie et du Pacifique durant trois décennies. Il a notamment publié pour son habilitation à diriger des recherches, « le Lapita calédonien : problématiques autour d'une culture de premier peuplement insulaire », en 2006.

*À l'origine de ce livre, vous évoquez un questionnement qui vous a suivi tout au long de votre carrière d'archéologue. Lequel ?*

J'ai eu un doute très tôt dans ma carrière de terrain face à la vision orthodoxe de la dépopulation kanak, censée ne pas avoir eu la même envergure que l'amérindienne. La raison principale avancée était que sur les îles du Pacifique, l'impact des maladies introduites par les Européens – grippe, rougeole, tuberculose, MST, etc. – aurait été bien moindre. Dès mes premières années d'études, de fouilles, d'abord à Wallis-et-Futuna où j'ai débuté, puis à la fin des années 1980 chez moi [en Nouvelle-Calédonie](#), j'ai été frappé par la profusion de vestiges. Tout ça ne collait pas avec l'idée d'une dépopulation d'environ 50 %. Les données archéologiques qu'on avait récoltées avec mes deux collègues kanak, Jacques Bolé et John Ouetcho, montrait très clairement qu'il y avait un problème. Mais le sujet était terriblement polémique, et même dangereux, [au sortir de la guerre civile](#). Je n'avais pas assez de données matérielles pour asseoir une proposition forte et irréfutable. Si ce livre sort aujourd'hui, c'est aussi parce que je suis en fin de carrière. Même si ce n'est pas ma spécialité, mon livre traite donc de 52 études de cas à travers tout le Pacifique.

Vous avez amassé beaucoup d'informations sur une longue période, du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Vous parlez d'abord des premiers contacts, avec des descriptions d'îles « très densément peuplées ». Que disent ces témoignages ?

L'image d'Épinal qu'on a sur le Pacifique, c'est Bougainville, James Cook, La Pérouse, c'est-à-dire les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle. En oubliant que [le voyage de Magellan](#) a lieu même pas trente ans après celui de Colomb aux Antilles. Le premier contact à Guam, en 1521, intervient deux cent cinquante ans avant James Cook ! Durant ces deux siècles et demi, il existe un nombre de voyages et donc de contacts très important, principalement dans le Pacifique Nord. Un siècle plus tard, les Espagnols mettent en place les galions de Manille. Tous les ans, un ou deux bateaux partent d'Acapulco, vont aux Philippines et reviennent. Ils ne savent pas où ils s'arrêtent, ont des problèmes de scorbut, ce qui les oblige à s'arrêter dès qu'ils trouvent une île. Plusieurs centaines de contacts ont eu lieu, sans parler des Hollandais ou des Portugais.

Quelles sont les descriptions des Européens lors de ces premiers contacts ? Et quelles sont les conséquences ?

Que ce soit en Polynésie, en Mélanésie ou en Micronésie, les descriptions parlent d'îles très peuplées, avec des villages partout, des cocoteraies, des champs. En 1567, les Espagnols cherchent les mines d'or de la reine de Saba et explorent les îles « du [roi Salomon](#) », qui ont gardé ce nom. En six mois, ils explorent les vallées, les estuaires, avec beaucoup de violence car ils vivent sur le dos des habitants. Quant aux conséquences, je vais prendre l'exemple extrême de Futuna et Alofi, visitées pendant quinze jours par un navire hollandais en 1616. Comme souvent, les gens essaient de voler le bateau, les Hollandais tirent, les insulaires sont terrorisés. Puis les choses s'arrangent, durant douze jours, les marins sont sur l'île, se mêlent aux habitants, mangent et festoient ensemble, les chefs poussent des jeunes filles dans les bras des marins. On estime entre 6 000 et 9 000 le nombre d'habitants. Le texte suivant sur ces deux îles date de 1837, avec l'arrivée des missionnaires maristes : ils comptent 800 à 900 personnes sur Futuna. À Alofi, il n'y a plus que 3 habitants.

Prenons un premier cas, celui des Marquises. Aujourd'hui, ces îles sont très peu peuplées. Quelle est la spécificité de leur histoire ?

Les Marquises sont l'exemple type de l'acceptation générale, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que les Marquisiens sont en train de disparaître. La France coloniale s'en contrefiche. Dans les années 1920, on compte environ 2 000 Marquisiens sur les neuf îles, soit un taux de dépopulation autour de 95 %, calculé à partir d'une évaluation datant de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Or, le premier contact aux Marquises a lieu en 1595. Aujourd'hui, des données archéologiques indiquent que la dépopulation a débuté bien avant James Cook (1774 – NDLR). Voici, quelques mois, dans un musée, j'ai vu une pièce espagnole datée de 1722 : personne ne sait d'où elle vient. Cela ouvre de nouvelles perspectives.

Autre cas, Tahiti. Vous parlez de « débats virulents » à ce sujet : pourquoi ?

Les historiens et démographes qui ont travaillé sur la société tahitienne au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle ont rejeté les évaluations des premiers contacts, qui parlaient de 120 000 habitants, en disant : « *Ça ne colle pas avec les chiffres des missionnaires.* » Cela a abouti à une vision figée de la question. Norma McArthur, grande démographe australienne des années 1960-1970, évalue la population à 35 000 personnes. Dans les années 1980, la thèse du démographe français Jean-Louis Rallu l'évalue à un minimum de 70 000 personnes. Lors de sa soutenance, le jury a insisté : « *Vous pouvez publier, mais n'allez pas au-delà de ce chiffre...* » Aujourd'hui, M. Rallu est libre de parler de 120 000 habitants au minimum. Beaucoup sont encore réticents à l'accepter : cela nous mène à un chiffre de 94 % de dépopulation.

Sur l'ensemble du Pacifique, vous en arrivez à 87,5 % de dépopulation en moyenne. Comment êtes-vous parvenu à ce chiffre et que traduit-il ?

Sur certaines îles, les sources sont nombreuses, complètes, sur d'autres plus rares. Mais dans le cadre d'une démarche globale, il me semblait essentiel que ces cas-là soient également présents dans le livre. Un exemple que tout le monde connaît : Bora Bora. D'après les chiffres que j'ai trouvés, le taux de dépopulation était d'environ 35 % sur 150 ans. L'île voisine, Raiatea, 80 %. Ça ne colle pas, néanmoins j'ai intégré ces chiffres. Donc nous sommes vraiment sur une moyenne au minimum. Sur les 52 cas, une petite dizaine seulement sont en dessous des 60 %.

Cette réévaluation change les perspectives de nos connaissances des sociétés océaniques anciennes. À commencer pour les femmes : qu'est-ce que cela change pour elles ?

Le personnage central de cette histoire de dépopulation, c'est la femme océanique, jusqu'ici absente des livres d'histoire. Or, dès que les Océaniens comprennent qu'il y a une demande – sexuelle, très clairement – de ces marins en femmes, et que ces nouveaux arrivants sont violents, ils essaient de « satisfaire la demande ». Exemple avec Tahiti : dès le premier contact officiel, en 1767, les hommes vont pousser les femmes en avant pour satisfaire les marins et récupérer en échange des clous, des haches.

[Quand arrive Bougainville](#) sept mois plus tard, la première chose qu'il voit ce sont des femmes nues amenées sur des pirogues, avec tout l'imaginaire que cela va produire sur l'Occident à propos de la femme polynésienne, oubliant les descriptions des pleurs de ces femmes, jeunes souvent, face à ces marins qui sentent mauvais, qui sont moches et violents. Ce sont les femmes également qui doivent porter le poids, durant quatre ou cinq générations, de la stérilité engendrée par les MST. Ensuite, le désir de repeupler sera à l'origine du fait que les hommes vont imposer aux femmes océaniques d'avoir de nombreux enfants. Et cela est encore perceptible aujourd'hui.

Autre conséquence : le bouleversement des organisations sociales : les chefs, les dieux...

Lors des premiers contacts, les sociétés sont relativement stables : au niveau archéologique, cela se traduit par l'absence de grandes structures défensives. Deux ou trois décennies plus tard, toutes les îles du Pacifique sont en conflit internes. Les chefs, au contact avec les Européens, sont les premiers touchés par les maladies. Les dynasties sont éradiquées, les rituels liés au statut du chef, déstabilisés. Ces crises vont se transformer en conflits armés, qui entraînent famines, déplacements de population, violences physiques et symboliques, dont le cannibalisme.

De quelles manières l'arrivée des missionnaires va-t-elle achever ces bouleversements, notamment religieux ?

Les missionnaires sont les premiers dans l'histoire à s'installer durablement. La première conséquence, c'est une multiplication des épidémies. Face à cela, les réponses sont de trois ordres : d'abord, tuer les missionnaires, ce qui est le cas sur l'île de Maré. La seconde, c'est de s'enfuir dans les montagnes. La troisième, c'est de se convertir, puisque les missionnaires parlent d'éviter la mort. Exemple le plus marquant : à Maré, la population [a donné à Jésus-Christ](#) le nom de « Grand Dieu cannibale ». Le lien est

clair entre les missionnaires, la mort, et ce Dieu extrêmement puissant qui a la capacité de les faire mourir, eux, et pas les missionnaires. C'est là la force incroyable du christianisme. La foi des Océaniens, encore aujourd'hui très forte, peut s'expliquer ainsi, d'autant que les missionnaires appellent au retour à une société stable.

Vous parlez d'un drame porté encore aujourd'hui par les jeunes populations océaniques : dans quel sens ?

On sait aujourd'hui que le traumatisme est transmis de façon multigénérationnelle : pour les Océaniens, il se traduit par la peur de disparaître, de la violence interpersonnelle et notamment intrafamiliale, une incapacité à gérer l'alcool. Moi-même, descendant de bagnard, j'ai dû faire ce travail, aller en Algérie, pour me débarrasser de ce traumatisme. Par cette expérience, je ne peux qu'être en empathie avec un peuple océanien qui a perdu les neuf dixièmes de sa masse, qui a subi une colonisation non seulement des esprits, mais aussi physique extrêmement dure, et à qui on n'a jamais donné le temps ni la place de faire le deuil de ce traumatisme.

Hécatombe océanique. Histoire de la dépopulation du Pacifique et ses conséquences (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle), de Christophe Sand, Au vent des îles, 376 pages, 33 euros.